



# Gilles Siouffi (dir.), *Le Sentiment linguistique chez Saussure*

Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2021, 190 pages

**Jacques-Philippe Saint-Gérard**

DANS **QUESTIONS DE COMMUNICATION 2023/1 n° 43**, PAGES 503 À 507

ÉDITIONS **ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE**

ISSN 1633-5961

ISBN 9782814305021

Date de mise en ligne : 18/10/2023

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-questions-de-communication-2023-1-page-503?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'Université de Lorraine.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Gilles SIOUFFI (dir.), *Le Sentiment linguistique chez Saussure*

Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2021, 190 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32458>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32458](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32458)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 503-507

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Gilles SIOUFFI (dir.), *Le Sentiment linguistique chez Saussure* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32458> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32458>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

données variables de performance » (p. 126), dont il est difficile d'extraire « les construits d'une langue ou d'une grammaire » (*ibid.*) sans prendre le risque de décisions créatives de nature herméneutique. On appréciera dans ces conditions le plaidoyer en faveur d'une ouverture de la linguistique à la diversité du monde que dresse N. Riemer : « Au rebours des sciences de la nature, la linguistique, en tant que science humaine, concerne un domaine relevant essentiellement du comportement des êtres et des sociétés d'êtres autonomes, dotés chacun de sa propre manière d'exister et de comprendre le monde. Dans un tel état de fait, il ne va pas de soi que la connaissance théorique dépende d'une démarche de réduction objectivante, assimilant le sens à un objet unique abordable dans le cadre des méthodes empiriques des sciences naturelles, plutôt que d'une démarche d'interprétation pluraliste, rapprochant l'étude de la langue de celle des autres performances socioculturelles » (p. 128). On comprend mieux de ce fait ce que l'auteur entend par « linguistique mineure ». Une linguistique qui récuse « l'emprise d'un scientisme borné dans l'épistémologie de la discipline » (p. 143), et qui, « par l'approche herméneutique permet de ne pas enfermer la réalité humaine des langues et du langage dans un modèle singulier, donc forcément, comme tous les modèles, réducteur » (p. 145). On ressort de la lecture de cet important ouvrage avec une conscience plus nette des difficultés que doit affronter la linguistique contemporaine, héritière de modèles épistémologiques ayant sciemment fait l'impasse sur la diversité des langues et la variété de toutes les situations socio-culturelles dans lesquelles elles sont employées. Puisque l'auteur fait souvent référence aux travaux de François Rastier, les analyses que propose N. Riemer devraient être de particulière importance pour tous les chercheurs grammairiens, en étude de style, stylistique, linguistique textuelle ou du discours, qui ont recours comme un Sésame absolu – croient-ils – aux diverses formes d'analyse du langage et de la langue mais qui oublient souvent que ces objets sont par nature en situation permanente de transaction herméneutique entre divers postes dont il est nécessaire de définir la nature et les lieux. Le présent ouvrage aide grandement à préciser ces derniers. La bibliographie (p. 147-162), largement internationale et d'inspiration majoritairement anglo-saxonne est abondante, parfaitement à jour et généralement bien choisie même si l'on aurait aimé y voir figurer également les noms et les travaux de Bernard Pottier, Georges Kleiber, François Jacquesson, voire, plus anciennement, de Josette Rey-Debove. Enfin, un index des notions (p. 167-170) aide à se repérer dans le foisonnement de ces dernières et la

réticularité des idées stimulantes que renferme cet ouvrage. Une lecture hautement recommandée pour la tonicité et la justesse de ses analyses critiques.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

*jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr*

**Gilles SIOUFFI (dir.), *Le Sentiment linguistique chez Saussure***  
Lyon, ENS Éd., coll. Langages, 2021, 190 pages

La question du sentiment linguistique – en général ou appliquée à tel ou tel auteur – n'a pas cessé depuis une trentaine d'années de travailler le corps des linguistes. Étendue même à celle de l'imaginaire de la langue (Gilles Siouffi, « Le rôle de l'imaginaire dans la description et la représentation linguistiques », *Signes, discours et société*, 21), elle est devenue un objet d'études à part entière. Il n'est donc pas étonnant qu'elle fût posée à propos de ce sphinx énigmatique de la linguistique que fut Ferdinand de Saussure. Le volume exposé recueille quatre communications présentées en janvier 2017 lors d'un atelier thématique intégré au colloque international de Genève « Le Cours de linguistique générale. 1916-2016 », auxquelles s'ajoutent deux contributions complémentaires. Comme le note G. Siouffi son objectif est double, d'une part « explorer plus en profondeur cette notion chez F. de Saussure, la situer, l'historiciser, en préciser les contours, la valeur » (p. 11), d'autre part « réévaluer l'opérativité de la notion de sentiment linguistique aujourd'hui et en révéler les potentialités dans une perspective contemporaine » (p. 12). L'intérêt de cette introduction est principalement d'attirer l'attention sur la complexité de la notion de « sentiment linguistique » en raison de l'évanescence du contenu que révèlent les différents contextes d'emploi de ce terme et des représentations qu'elle procure, notamment à partir du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 11). C'est la raison pour laquelle G. Siouffi, dans son article introductif, « Le sentiment de la langue à l'époque de F. de Saussure » (p. 19-39) convoque à l'appui de sa démonstration non seulement Charles Nodier et Émile Littré, mais aussi les grammairiens allemands, Hermann Paul, et, à la suite Michel Bréal, Arsène Darmesteter et Antoine Meillet jusqu'à Émile Benveniste (p. 13). Sans doute aurait-il pu également convoquer Louis Hjelmslev et Antoine Culioli : « La plupart des membres d'une collectivité linguistique ont des croyances d'une manière plus ou moins claire, ou du moins se laissent facilement persuader qu'ils les ont. C'est l'ensemble de toutes les idées de cette nature qu'on appelle d'habitude le sentiment linguistique, la familiarité avec une langue » (L. Hjelmslev, *Le Langage*, 1969, p. 69).

« Sentiment linguistique » désigne cette impression de connaître non pas la langue, mais les mécanismes qui lui sont inhérents. Ce « sentiment » relève donc autant de la compréhension individuelle de la langue que de son apprentissage collectif et de sa mise en discours métalinguistique. Sans doute n'est-ce pas exactement la subjectivité linguistique telle qu'elle est traditionnellement définie, repérable par des marqueurs énonciatifs, mais plutôt la capacité d'un locuteur à formuler un propos métalinguistique objectivant parce qu'il a une perception en quelque sorte dynamique du processus linguistique. Ce « sentiment linguistique » n'est finalement guère différent de l'introjection subjective du locuteur dans sa propre énonciation et de l'actualisation de son « Je » au sein de l'énoncé, car il émane de la subjectivité énonciative. Le « sentiment linguistique » consiste dès lors en la perception qu'un locuteur se fait de sa langue et, par conséquent, de sa pratique linguistique. Il n'y a plus alors qu'un pas qui le sépare de la notion d'épilinguistique développée par A. Culioli, c'est-à-dire une représentation dynamique du langage (Antoine Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation*, t. I et t. II, Limoges, Lambert-Lucas, 1999 ; Semir Badir, *Épistémologie sémiotique*, Paris, H. Champion, 2014) dont relèvent un certain nombre de perceptions et d'analyses propres à toutes les communautés de locuteur (étymologie populaire, cratylisme, connotations, topoi, etc.). En effet, il n'y a sans doute rien de plus relatif que la perception que l'on se fait de la vulgarité ou de la familiarité ou, tout simplement, des connotations attachées à tel ou tel emploi d'un mot ou de la perception de l'esthétique d'un style, voire de la validité grammaticale de telle ou telle expression. En d'autres termes, l'ensemble des jugements spontanés qu'un locuteur pose sur la langue et sur sa pratique linguistique ou celle d'autrui est de nature épilinguistique. Et l'on regrettera que, de ce point de vue, le raisonnement n'ait pas été poussé jusqu'à L. Hjelmslev et A. Culioli, dont ni les noms ni les textes – à l'exception de ce dernier mentionné par Emanuele Fadda (p. 102) – ne sont cités dans ce volume. Certes, comme le souligne G. Siouffi, il convient certainement de distinguer entre « sentiment de la langue » et « sentiment linguistique » (p. 21), notamment en raison d'une variable d'époque qu'il est nécessaire d'introduire dans l'emploi de la notion, ainsi que l'explique très bien G. Siouffi : « Sur le caractère conscient ou inconscient du sentiment linguistique tel que l'a vu F. de Saussure, sans doute la discussion est-elle biaisée, aujourd'hui, par l'orientation particulière qu'à donnée la psychanalyse à ce qui relève de l'"inconscient" » (p. 35), et de citer ici les travaux

de feu Michel Arrivé. De fait, si, à l'évidence, il n'y a pas chez F. de Saussure de définition conceptualisée du « sentiment linguistique », l'omniprésence d'une certaine forme de la psychologie telle qu'elle se développe à l'articulation des  $\text{XIX}^{\text{e}}$  et  $\text{XX}^{\text{e}}$  siècles est nettement perceptible dans les diverses recherches de F. de Saussure. On peut alors nier que cette notion soit centrale chez lui et même que ce « sentiment », comme conclut G. Siouffi, possède un caractère non seulement intermédiaire, mais « peut-être également transversal » (p. 39).

Dans « Du sentiment linguistique saussurien à la pensée dans la langue : penser la langue avec et contre Saussure » (p. 41-64), dédié « A la mémoire de Tullio De Mauro », Vincent Nyckees entend adopter « une perspective épistémologique plutôt qu'historiographique ou philologique » (p. 42) afin « de mettre en évidence les implications pour la théorie du langage des propositions de Saussure sur cette question, de les évaluer de ce point de vue et de nous situer par rapport à elles » (*ibid.*). Pour ce faire, il s'attache à dénouer les liens de cette équivalence paradoxale que constitue l'équation sentiment linguistique = sujet parlant = langue (p. 43). On notera au passage que la formule *Deus sive Natura* que l'auteur reprend de Baruch Spinoza (*Éthique*, « Quatrième partie, de l'esclavage de l'homme, ou de la force des affects », proposition 4, 1641 : « *Potentia qua res singulares et consequenter homo suum esse conservat, est ipsa Dei sive Naturæ potentia potest. Potentia itaque hominis quatenus per ipsius actualem essentiam explicatur, pars est infinitæ Dei seu Naturæ potentia hoc est essentialis* ») a déjà été formulée précédemment par Descartes dans la sixième de ses *Méditations de prima philosophia, ubi de Dei existentia et animæ immortalitate* ». Ayant mis en évidence que, pour F. de Saussure, « c'est la langue elle-même qui analyse la langue » (p. 45), V. Nyckees dégage l'immanence intégrale de F. de Saussure (p. 46) en s'appuyant sur une stratification en trois niveaux : la langue ininterprétée, la langue en acte et enfin le sentiment linguistique « comme produit [pour le sujet parlant] de son acquisition de la langue en acte » (p. 49). D'où, s'appuyant essentiellement sur ses travaux antérieurs, l'auteur peut envisager le sentiment linguistique comme un fait social et non individuel (p. 49), totalement contraint et quasi objectif (p. 50), à ce titre objectivable et nettement circonscrit (p. 51), s'exerçant de façon mécanique (*ibid.*) et par conséquent largement inconscient (p. 53), de sorte qu'il apparaît « essentiellement comme une conscience de rapports » (p. 54). Afin de se situer *intuitu personæ* par rapport à cette configuration du

sentiment linguistique chez F. de Saussure, V. Nyckees entend d'analyser les limites de ce sentiment et la nécessité de penser sa langue (p. 55). Une première réserve porte sur le peu d'intérêt accordé à la variation synchronique (p. 55), qu'elle soit diatratique ou diatopique, qui minore effectivement le rôle et la fonction du sujet individuel. L'auteur pose alors la question de savoir distinguer entre « percevoir des rapports ou habiter sa langue » (p. 56) et s'élève contre l'immanentisme de F. de Saussure : « Quand Saussure définit le sentiment linguistique comme perception de rapports entre des séries de signifiants et des séries de signifiés, il oublie que de tels rapports n'ont aucun sens si une interprétation des signifiés mis en relation (ainsi que de leurs structures signifiantes) n'est pas offerte d'une certaine façon aux locuteurs. C'est pourquoi le linguiste doit, à notre avis, s'attacher prioritairement à éclairer les modalités selon lesquelles les locuteurs comprennent leur langue et donnent du sens aux unités qui la constituent » (p. 57). Une telle position, hautement justifiée, amène l'auteur à relever l'incapacité de la théorie saussurienne à « saisir le phénomène du sens figuré, et, à plus forte raison, de mesurer son importance pour la langue » (p. 59) parce « qu'elle n'est pas en mesure de prendre en compte les croyances et les représentations des locuteurs, et moins encore leurs représentations des croyances d'autres locuteurs » (p. 60), ce qui pose *in fine* la question de l'évolution des langues et des conditions du changement sémantique (p. 61), et justifie le constat qu'il y a « de la pensée dans la langue tout comme il y a [...] du langage dans la pensée humaine » (p. 64).

Avec « Le linguiste et son double : autour du sentiment linguistique chez Saussure » (p. 65-97) Bruno Courbon pose clairement la question des conditions et des conséquences de lire F. de Saussure, ce qui n'est jamais sans risques (p. 66). En effet, c'est toujours d'un point de vue personnel que ces lectures ont été faites « pare des commentateurs dont la vision du fait linguistique, bien souvent, n'était tout simplement pas celle de Saussure » (p. 71) ; il en est résulté des interprétations divergentes qui reflètent moins la pensée de F. de Saussure que les implicites de celle de ces commentateurs. Pour tenter d'échapper à cet enfermement, B. Courbon propose de revenir à la personnalité de F. de Saussure (p. 72) qu'il assimile à celle de l'alpiniste familial que fut Horace Bénédicte de Saussure (p. 66), et s'insurge contre « l'expression de *doxa* saussurienne [qui] indique moins des chemins de pensée empruntés par F. de Saussure que des discours rapportés rassemblés dans une « vulgate particulièrement coriace » (Jean-

Jacques Courtine, « Saussure chez les spirites. La quête de l'inconscient linguistique », dans M. A. Cruz, C. Piovezani, P.-Y. Testenoire (éds), *Le Discours et le Texte. Saussure en héritage*. Éditions Academia EME, Louvain, p. 198, 2016). En comparant la pensée de F. de Saussure avec celle de ses contemporains, M. Bréal et William Whitney, B. Courbon montre que la notion de sentiment linguistique exige certes de « rentrer dans la dimension du sujet et de la subjectivité » (p. 74), mais exige aussi de la dépasser : « [...] plus fondamentalement, doit-on être en mesure d'expliquer pourquoi l'on privilégie l'intérêt pour l'analyse des formes (qui sont un résultat au double niveau linguistique et métalinguistique) plutôt que la recherche d'une compréhension des processus et des mécanismes qui ont conduit à leur établissement et à leur existence collective » (p. 81). L'auteur remarque qu'il est d'ailleurs difficile, au XXI<sup>e</sup> siècle – compte tenu de « l'immense bagage qui s'est constitué depuis dans les sciences du langage » (p. 82) – de « voir le fait linguistique comme on le voyait alors » (*ibid.*). Lorsque les notes manuscrites donnent à voir ce que F. de Saussure barrait des formulations spontanées qui lui venaient, et que l'on reconstitue un état de sa pensée sur les pentes de son ascension vers une définition de la linguistique, la perception d'un sentiment de découragement n'est jamais très loin : « Nous nourrissons depuis bien des années cette conviction que la linguistique est une science double, et si profondément, irrémédiablement double qu'on peut à vrai dire se demander s'il y a une raison suffisante pour maintenir sous ce nom de *linguistique* une unité factice, génératrice précisément de tous les inextricables pièges contre lesquels nous débattons chaque jour, avec le sentiment [...] d'une totale impuissance » poursuit conjecturalement Rudolf Engler » (p. 91). On rétablira évidemment ici l'orthographe Rudolf... Lorsque F. de Saussure substitue à sa réflexion sur le sentiment une analyse de la conscience linguistique, comme le note B. Courbon, il met le doigt sur l'énigmatique subjectivité « du sujet parlant, jusque dans sa potentielle singularité » que constate F. de Saussure (p. 97). Et, du fait de ce constat, active une « vigilance épistémologique » (*ibid.*) qui fait trembler jusqu'à la conception de la possibilité d'une linguistique générale.

Emanuele Fadda expose « Le sentiment linguistique chez F. de Saussure, entre intelligence et volonté » (p. 99-112) sous un angle définitivement philosophique et anthropologique qui met en évidence que le rapport du sujet parlant à la langue, en tant que conditionné par la situation de l'humain dans une histoire (p. 101), ne peut pas être compris

et décrit sans une référence à la volonté. D'ailleurs l'étude des emplois des termes *mécanisme* et *instinct* auxquels recourt F. de Saussure pour caractériser certains aspects de l'usage de la langue « montre que le linguiste genevois n'est pas trop concerné par l'opposition entre *biologie* et *physique* » (p. 104) et préfère recourir plutôt à ce qui rapproche ces deux domaines, à savoir l'immédiateté qui fait que, bien que le langage soit une faculté biologique, les langues ont quant à elle une nature abstraite et formelle. C'est donc indéniablement, pour Fadda, la dimension sémiologique du langage qui met en évidence l'échec de la volonté dans le domaine des phénomènes sociaux car « les sujets parlants [...] indépendamment de leur degré de scolarisation ressentent comme une obligation les règles grammaticales qu'ils emploient » (p. 106). La langue choisit en quelque sorte pour eux. Mais, comme le fait remarquer l'auteur, quand bien même se rallie-t-on à une conception restreinte de la sémiologie, la langue n'épuise pas le domaine extensif de la sémiologie (p. 107). Lorsque F. de Saussure étudie les légendes germaniques ou les anagrammes, par exemple, le fait sémiologique n'est pas possible « sans une intervention quelconque de la volonté, c'est-à-dire sans un côté normatif » (p. 110).

Loïc Depecker, ancien délégué général à la langue française et aux langues de France, suivant en cela la trace de son directeur de thèse Bernard Cerquiglini, propose une réflexion approfondie sur « Ferdinand de Saussure aux portes de l'inconscient » (p. 113-145) à partir de l'examen non seulement des écrits publiés du maître genevois, mais aussi à partir de ses notes manuscrites et de celles de ses étudiants. Les manuscrits du jeune F. de Saussure, conformément à une tendance d'époque manifestée par exemple par W. Whitney, montrent qu'il « aborde la question de l'évolution des langues en posant la question du rôle de la volonté dans la langue » (p. 116). Mais, dès 1890, il complexifie cette question en introduisant dans ses raisonnements les notions de *pensée*, *d'esprit* et de *conscience*, toutes notions qui font de l'esprit « le lieu – l'instance – où se forme l'appréhension du mot », de sorte que le signe comme forme ne saurait être appréhendé indépendamment de l'idée qu'il supporte, jusqu'à ce que cette conscience morphologique, « concept psychologique [...] ne bascule en un concept linguistique : le "*sentiment de la langue*" » (p. 122). Restons circonspects en ce qui concerne la nature proprement conceptuelle de ce « sentiment », comme l'indiquent d'autres contributions à ce volume, reste que « l'un des apports essentiels de Saussure [...] est d'avoir su aborder en profondeur les « mécanismes » linguistiques à l'œuvre

chez le sujet parlant » (p. 145) tout en restant sur le seuil d'une réflexion sur la question de l'inconscient que travaillaient à la même époque des personnalités aussi diverses que Sigmund Freud, et Théodore Flournoy.

Il revient enfin à Philippe Monneret de proposer en clôture du volume une analyse sur « Sentiment linguistique et sentiment de la langue après Saussure : l'apport de Gustave Guillaume » (p. 147-168), qui ouvre la perspective au-delà du cercle étroit du Saussurisme et des Saussuriens. En effet, à première vue, et de l'avis même de G. Guillaume il existe une sorte de filiation entre F. de Saussure et lui-même : tous deux sont considérés comme des mentalistes. Mais tous deux ont des conceptions du système entièrement distinctes et même parfois opposées. C'est à l'examen des occurrences du terme *sentiment* dans les textes de Gustave Guillaume – base lexicoterminologique augmentée – que s'emploie donc l'auteur (p. 149). D'où ressort un premier ensemble d'emplois compatibles « avec l'image que donnent les études disponibles au sujet du sentiment linguistique au sens saussurien » (*ibid.*). Mais deux autres ensembles d'emplois s'avèrent incompatibles avec la conception saussurienne. Tout d'abord celui qui prend en considération chez G. Guillaume « la possibilité d'un sentiment linguistique fautif » (p. 150), tel qu'on le retrouve chez Jacques Damourette et Édouard Pichon ou chez Henri Frei (*La Grammaire des fautes*, Paris, P. Geuthner, 1929). Puis celui qui introduit dans la réflexion de G. Guillaume l'idée « que le sentiment linguistique des sujets parlants ne peut porter sur autre chose que les effets de sens en discours, et, par conséquent, que les sujets parlants n'ont pas accès au plan de la langue, donc qu'ils n'ont pas accès à la réalité de la langue, que seul le linguiste [...] est apte à percevoir » (p. 150). Si, d'après P. Monneret, « tout ce qui provient des sujets parlants est [pour F. de Saussure] une réalité de la langue » (p. 155), la distinction introduite par G. Guillaume rattache directement le sentiment linguistique à une forme de sentiment national dont on peut suivre le développement en France des frères Louis-Nicolas et Henri-Honoré Bescherelle au <sup>xix</sup>e siècle jusqu'à J. Damourette et É. Pichon, lesquels n'hésitent pas à révoquer les compétences de Wilhelm Meyer-Lübke, ou de Leo Spitzer au motif qu'allemands ou autrichiens, ils ne sauraient « disposer d'un sentiment linguistique fiable pour le français » (p. 157)... G. Guillaume ne va évidemment pas jusqu'à ces extrémités, mais il semble en partager le fond du raisonnement lorsqu'il consigne que « Les Français ont un juste sentiment naturel », par exemple, du contraste « entre les

emplois génériques de l'article défini et de l'article indéfini » (p. 158). P. Monneret justifie la différence de conception du sentiment linguistique que présentent F. de Saussure et G. Guillaume par le fait que F. de Saussure est avant tout un néo-grammairien qui a voulu s'élever à des considérations générales tandis que G. Guillaume, à l'exception des dernières *Leçons*, s'est avant tout consacré à l'étude de sa propre langue, le français (p. 159). L'approfondissement de cette différence conduit dès lors, très justement, l'auteur à distinguer entre le « sentiment linguistique » et le « sentiment de la langue » : si le premier n'est pour lui, d'après G. Guillaume, qu'un « sentiment du discours au sens où il est conditionné par les faits du discours » (p. 168), le second, résultant de l'activité du linguiste, ne prend et ne fait sens qu'à partir d'une « systématisation [...] compatible avec les faits de discours observables » (*ibid.*) en vertu d'une « mécanique intuitionnelle », revendiquée par G. Guillaume et propre au linguiste dans son activité théorique. Qu'il soit « linguistique » ou « de la langue », le sentiment – qui n'est pas un objet de connaissance avérée – demeure instable et incertain, mais il n'en jette pas moins un éclairage important sur ce que F. de Saussure considèrerait comme sa tâche cardinale, ainsi qu'il l'écrivait à A. Meillet dans une lettre du 4 janvier 1894 : « Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste ce qu'il fait ; en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue ; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique », comme le rappelait dans sa thèse, le 24 novembre 2012, Anne-Gaëlle Toutain rassemblant dans un cadre européen L. Hjelmslev, Roman Jakobson, É. Benveniste, mais non G. Guillaume, dans leur filiation à F. de Saussure.

Par la diversité des contributions qui le composent, la variété de leurs points de vue sur un objet éminemment labile, par la richesse de sa documentation, ce volume témoigne de l'actualité toujours vivante de la pensée de F. de Saussure. Très soigneusement composé et édité du seul point de vue typographique, comme tous les ouvrages d'ENS Éditions, doté d'un imposant ensemble de références bibliographiques soigneusement choisies (p. 169-180), et d'un index des noms (p. 181-182) ainsi que des notions (p. 183-188), permettant aux lecteurs de naviguer aisément entre les différentes références aux personnes et aux notions, ce volume mérite de figurer sur la table ou dans la bibliothèque de tous les linguistes intrigués par l'irruption du sentiment

dans l'analyse « scientifique » d'un objet qui ne cesse d'être simultanément trésor collectif et appropriation individuelle.

Jacques-Philippe Saint-Gerand  
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

**Valérie TESNIÈRE, *Au bureau de la revue. Une histoire de la publication scientifique (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)***

Paris, Éd. EHESS, coll. En temps & lieux, 2021, 412 pages

Voilà un ouvrage qui, par son titre, suscite immédiatement l'intérêt des chercheurs de multiples disciplines, intéressés par l'histoire sur le moyen terme – XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle – de la diffusion des recherches développées dans leur champ de prédilection. Et ce, d'autant que le paysage alors dessiné se trouve actuellement soumis à un remodelage drastique en raison des nouvelles techniques d'information et de communication. Ses lecteurs, en l'occurrence les chercheurs, ressortent-ils de l'ouvrage totalement convaincus et satisfaits ? Tout dépend, on le verra, de ce que chacun y cherche et y trouve. Indéniablement, le volume est imposant : 414 pages, fermement structuré en trois parties dont les volumes inégaux suivent en quelque sorte l'évolution de l'objet revue, avec l'acmé de la deuxième partie judicieusement intitulé : « La Revue conquérante » (p. 56-244). Il est aussi abondamment documenté, bénéficiant d'un sommaire des archives, catalogues, dictionnaires, répertoires et publications (p. 371-375) ayant servi à fournir la documentation de base, auquel succèdent une bibliographie fouillée (p. 376-387), un index des noms (p. 389-398) et un index des revues (p. 399-406). Ce sérieux inspire le respect devant un travail qui se présente avec tous les attributs d'une enquête approfondie et de rigoureuses analyses. Il reste peu de coquilles typographiques ou d'imprécisions (p. 38, ligne 10, il semble manquer un *que* ; p. 43, la 6<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire de l'Académie* est de 1835, non de 1834 ; p. 69, la référence à la ville de Moulins « Là encore » constitue dans le contexte une anaphore vide surprenante. Rien de méchant en tout cas).

En prélude, l'auteure dresse une liste fournie de remerciements à ses auditeurs du séminaire de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) ainsi qu'aux collègues avec lesquels elle a pu tester la validité de quelques-unes des orientations de son travail (p. 7-8). Suit une introduction (p. 9-18) qui expose entre autres l'intérêt « d'examiner les modalités matérielles de circulation des données autant que les conditions de leur production » (p. 11).